

qui m'est toujours présente me procure un plaisir, qui est un pur garant de mon exactitude. » Aussi, en avril 1788, lorsque l'Abbé Bertrand demande à Lavoisier de récupérer l'instrument, tout en concédant qu'elle est une

« Mme Picardet est à sa place au salon, comme dans le cabinet d'étude. »

Arthur Young, 1789

« femme d'un mérite infiniment varié, et qui se prête à tous les genres d'observations », il est débouté par le chimiste :

Le baromètre, quel que soit le véritable propriétaire, est entre les mains de M^{de} Picardet qui fait des observations exactes et assidues et il me paraît difficile de le lui retirer puisque c'est de votre consentement qu'il lui a été remis. Voilà Monsieur à quoi je croirais devoir conclure sans honte la question de la propriété au fonds, propriété que je croirais être à l'Académie de Dijon.

À l'instar de professeurs d'hydrographie et correspondants de l'Académie royale des sciences de Paris, la salonnière provinciale appartient donc au réseau d'observateurs qui collectent des données dans l'espoir d'établir une science de la météorologie. Sans doute Amanton l'ignorait-il, comme il ignorait que Mme Picardet constituait sa propre collection de minéraux et fréquentait le laboratoire de l'Académie de Dijon. Mais cette ignorance témoigne de la fragilité de son information.

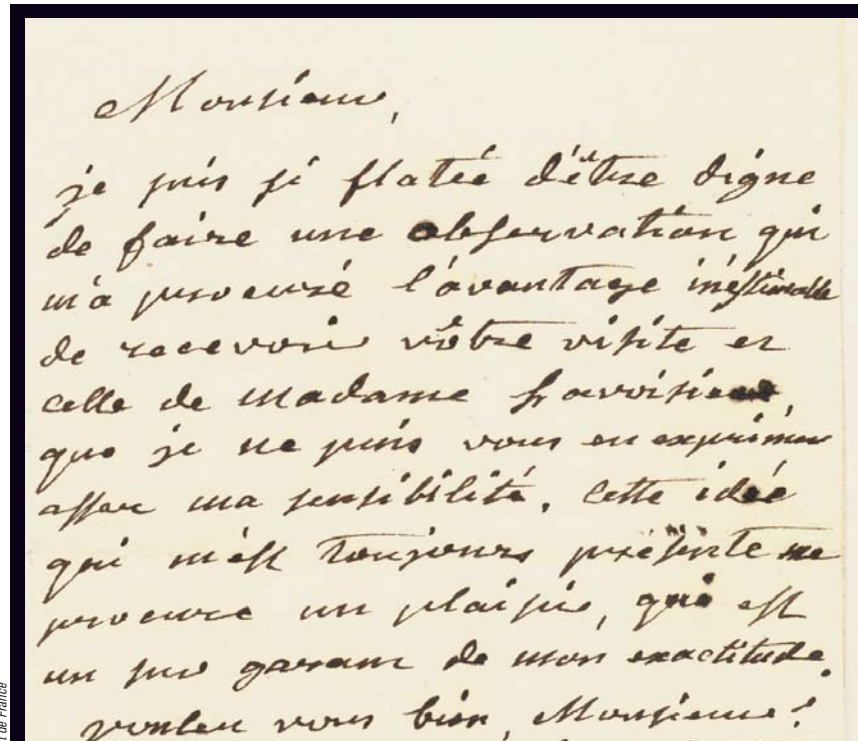
Il serait aisé d'opposer aux assertions d'Amanton les déclarations élogieuses sur Mme Picardet adressées à Morveau par des savants français et étrangers, mais ceux-ci ne connaissent d'elle que ses traductions officielles et ce que leur en dit le savant dijonnais. Ce sont donc moins des témoignages que des marques de civilité. D'un plus grand poids serait la correspondance de ceux qui l'ont connue, tels Buffon ou les époux Lavoisier. Mais là encore, un jeu complexe de relations sociales pourrait affaiblir les compliments. À l'astronome Lalande – qui l'appelle « notre belle académicienne » –, elle a fourni la traduction d'un texte astronomique en suédois en remerciement de sa recension pour le *Journal des savants*, que

celui-ci s'empresse à son tour de publier. Au chimiste Claude Berthollet, elle envoie des traductions pour les *Annales de chimie* et il est peu étonnant qu'il loue son travail en retour. Quant au chevalier Marsilio Landriani, chimiste italien, s'il la cite dans son rapport de mission pour l'empereur d'Allemagne en 1787, le compliment le flatte autant qu'elle :

Parmi les personnes distinguées dans les lettres à Dijon, je retiens M^{de} de Picardet, pour laquelle j'ai beaucoup de reconnaissance pour avoir traduit en français mes ouvrages chimiques et physiques. Elle mérite les remerciements de la République des lettres pour lui avoir procuré la traduction de nombreux ouvrages importants écrits en suédois, en allemand et en anglais, [...] qu'elle a élégamment traduits et enrichis de notes très intéressantes.

Néanmoins, plusieurs échanges avec d'autres personnes suggèrent que Mme Picardet comptait dans le paysage scientifique. Sans un minimum de connaissance de son sujet, Mme Picardet n'aurait pu donner le change ni au minéralogiste et chimiste espagnol Francisco Angulo, futur directeur général des mines d'Espagne, qui séjourne longuement à Dijon en 1785, travaille à ses côtés et enrichit son cabinet, ni à Augustus Granville, secrétaire de la *Geological Society* de Londres, venu en 1816 recueillir ses souvenirs et exploiter ses archives pour écrire une biographie de son mari. Et l'agronome anglais Arthur Young n'en aurait pas, non plus, laissé ce portrait dans son journal de voyage de 1789 :

Mme Picardet est à sa place au salon, comme dans le cabinet d'étude ; femme d'une simplicité charmante, elle a traduit Scheele de l'allemand et une partie des



2. DANS CETTE LETTRE ÉCRITE À LAVOISIER EN 1787, Claudine Picardet remercie le chimiste de lui avoir accordé une visite, avec sa femme, pour faire en commun des relevés de température et de pression avec leurs instruments respectifs. Elle appartenait au réseau formé par Lavoisier qui collectait ces données pour fonder une science de la météorologie.

ouvrages de M. Kirwan de l'anglais ; c'est un trésor pour M. de Morveau, car elle peut soutenir sa conversation sur des sujets de chimie aussi bien que sur d'autres, soit agréables, soit instructifs.

Les restes de sa correspondance la montrent encore prodiguant des conseils au jeune Paul-Louis Baudot, qui hésite entre une carrière scientifique et littéraire, ou recevant de Charles de Virly, académicien en voyage à travers l'Europe savante, des nouvelles sur la science, que Morveau lit à ses confrères.

Amanton omet aussi le *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, première tentative de Werner, professeur à Freiberg, en Allemagne, pour élaborer une classification des minéraux. La traduction de cet ouvrage avait fait reculer les spécialistes pendant 15 ans. En la donnant en 1790, Mme Picardet en revendique la propriété intellectuelle, et

expose et justifie ses choix. Afin que cette traduction constitue une véritable seconde édition, elle discute avec le minéralogiste espagnol Fausto d'Elhuyar, qui lui adresse des corrections et des additions de l'auteur, à qui il a rendu visite à Freiberg.

Pour trouver le terme approprié, avec l'aide de Morveau, elle scrute le vocabulaire des auteurs étrangers, interroge les minéralogistes bilingues, observe les minéraux et, le cas échéant, se risque au néologisme. Non seulement elle introduit Werner en France, mais elle enrichit le lexique des minéralogistes français de quelques termes (pointement, bisellement...), aussitôt adoptés en espagnol (*apuntamiento, bise-lamiento...*). Le cristallographe René-Just Haüy lui rend grâce pour avoir donné une traduction « fidèle, claire et purement écrite, qualités d'autant plus difficiles à concilier ici, que notre idiome ne paraissait pas devoir se prêter à l'analogie d'une multitude d'expressions minéralogiques employées ou même créées par l'auteur dans une langue dont le génie est si différent ». La consécration de son art de traduire est la réédition de sa version française sur les terres de Werner et avec son aval, à Dresde en 1795.

Un contexte local favorable

Si l'on rejette l'imposture dénoncée par Amanton, il reste à savoir comment une bourgeoise provinciale a appris langues et sciences et s'est risquée à publier quand tant d'autres femmes, mieux protégées par leur statut social, n'osaient franchir le pas de l'espace public. Tant Mme du Châtelet et Mme d'Arconville, ses devancières, que Mme Lavoisier, qui a suivi son modèle, sont restées dans l'anonymat. Sa personnalité nous échappe malheureusement, comme son éducation, que l'on imagine aussi soignée qu'elle pouvait être dans une bonne famille avide d'ascension sociale : notaire royal, conseiller du roi, « seigneur et propriétaire des terres et fief de Champevey », son père scelle avec éclat l'union de la jeune Claudine à un magistrat issu de la bourgeoisie marchande par des festivités inhabituelles jusque dans la nuit. Son mari et

L'AUTEUR



Patrice BRET est chercheur au Centre Alexandre Koyré (EHESS/CNRS/MNHN), à Paris,

et éditeur de la correspondance de Lavoisier à l'Académie des sciences et de celle de Guyton de Morveau.

BIBLIOGRAPHIE

P. Bret, *Stratégies et influence d'une traductrice : Mme Picardet et le Traité des caractères extérieurs des fossiles d'Abraham Gottlob Werner*, dans *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle* (sous la dir. de A. Gargam et P. Bret), pp. 177-208, Éd. Univ. de Dijon, 2014.

H. Krief et V. André (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Honoré Champion, 2014.

Y. Chevrel et al. (dir.), *Histoire des traductions en langue française. XVII^e-XVIII^e siècles*, Verdier, 2014.

P. Bret, *Les promenades littéraires de Madame Picardet. La traduction comme pratique sociale de la science au XVIII^e siècle*, dans *Traduire la science, hier et aujourd'hui* (sous la dir. de P. Duris), pp. 125-152, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2008.

MÉMOIRES DE CHYMIE

De M. C. W. SCHÉELE,

Tirés des Mémoires de l'Académie Royale
des Sciences de Stockholm,

Traduits du Suédois & de l'Allemand.

PREMIERE PARTIE.



A DIJON,

Chez l'Éditeur, Place Saint-Fiacre ; n^o. 989.

Et se trouve A PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire,
Quai des Augustins.
CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

3. EN 1785, MME PICARDET publia anonymement ce recueil de traductions d'articles de Scheele, expérimentateur et analyste de talent qui découvrit « l'air du feu », l'élément chimique que Lavoisier nomma ensuite oxygène.